

## CHAPITRE XX

DANS L'OUEST CANADIEN

Kalispell avait été mon centre de rayonnement pendant quatre à cinq mois, et m'avait procuré l'occasion, sinon de connaître, du moins de retrouver cette sorte de camaraderie, qui est la marque distinctive des Américains de l'Ouest. Il y a plus de laisser-aller, moins de réserve qu'en France, on organise des courses et on vit ensemble, comme si on se connaissait depuis vingt ans. D'ailleurs, chacun reste tout à fait libre; on peut être bons amis, tout en ayant des intérêts opposés : le plaisir est une chose, les affaires en sont une autre, la liberté passe avant tout.

Il n'y a pas de conventions; ainsi tel docteur à Kalispell, manquant de pratiques, à cause du manque de malades dans le pays, tenait une grande boutique, à la fois pharmacie, épicerie et bar, mais bar de boissons hygiéniques. Il vendait aussi des kodaks, avec plaques et accessoires, et des gramophones avec leurs disques. Le soir, pour attirer le monde, il offrait de la limonade avec des glaces, et donnait un concert de gramophone. Ce qui plaisait le plus, c'était la musique cocasse, les chansons nègres, les sifflets, les cris, les hurlements, les instruments bizarres et drôlement accouplés. Un soir, à côté de moi, un Japonais éclatait de rire à entendre cette musique drôle, sans paroles. Et voilà un docteur qui n'engendrait pas la mélancolie!

DANS L'OUEST CANADIEN

249

Je partis de Kalispell pour l'Alberta en passant par la fameuse région de Rossland, connue par ses mines de cuivre et d'or. Ces pays sont si pittoresques qu'ils valent la peine au moins d'une description rapide.

De Kalispell à Rexford, on traverse des forêts de pins, puis on longe le petit lac Whitefish entouré de montagnes boisées. Il se prolonge par une rivière limpide, et un autre petit lac, presque aussi pittoresque que le fameux lac Mac-Donald, tout voisin d'ailleurs, et que nul voyageur n'a pu éviter de voir sur les horaires-réclames des chemins de fer.

Les Tobacco-Plains sont une région de belles prairies arrosées par une belle rivière et où l'on cultive avec succès des hectares entiers de fraises, framboises et groseilles. Les montagnes voisines ont pourtant encore de la neige en plein mois de mai. Ce fut une de mes excursions avec des gens de Kalispell; elle fut agrémentée d'éclairs et de tonnerres, et tout cela pour voir des mines, bien entendu! Quel est l'Américain qui n'a pas en tête une affaire de mines?

Sous les pins, les pentes des montagnes sont couvertes parfois d'une herbe très dure, en grosses touffes, rappelant le gazon japonais. Le *bitterroot*, ou marguerite rouge, fleur nationale de Montana, y pousse aussi abondamment.

Nous passâmes la soirée dans une hutte, à côté de champs de neige, amoncelée par endroits, à devenir infranchissable. La soirée fut égayée par une drôle d'histoire de George S., un Irlandais bon vivant, dont la chambre à Kalispell était pleine de gravures drôlatiques, inoffensives d'ailleurs, sur des sujets d'église. L'histoire n'est rien, mais elle montre l'esprit superficiel des Américains.

Il s'agissait d'un marchand juif, dont les affaires n'allaient pas. Il alla trouver le curé de son endroit :

« C'est bien simple, lui dit celui-ci, faites-vous catholique, et vous aurez des pratiques. — Ah! très bien, et comment faire? — Venez me trouvez demain, et je ferai la cérémonie. »

Le lendemain, le juif entre chez le curé. Celui-ci, après quelques explications, fait apporter un bol d'eau fraîche (c'est le style de l'histoire) et en asperge trois fois le juif en disant : « Vous êtes chrétien. » Et c'est fini, le juif n'a plus qu'à attendre les pratiques. En effet, toute la population, charmée d'apprendre cette conversion, courut chez le juif.

Un jour, il était dans un restaurant et savourait un superbe beefsteak, quand le curé entre dans la salle. Il s'approche : « Comment, un vendredi! Vous mangez de la viande! — Ah! c'est vrai, je n'y ai pas pensé! — Eh bien, renvoyez ce beefsteak. — Mais c'est qu'il faudra le payer, il est commencé. — N'importe, tant pis pour vous! — Voyons, voyons,... il y a peut-être un moyen d'arranger cela. » Et le juif sonne le garçon : « Apportez-moi un bol d'eau fraîche. »

On apporte le bol. Le juif en asperge trois fois son beefsteak en disant : « Vous êtes poisson. » Et il se retourne triomphant vers le curé : « Maintenant, dit-il, je crois que je puis manger du poisson. — Votre argent est sauvé, dit le curé. »

Cette histoire, dite avec le ton approprié, avait le don d'égayer beaucoup l'auditoire de Georges S. Et ces mêmes gens, si disposés à rire, prennent tout de suite une contenance presque émue, en entendant un gramophone leur chanter des chorals protestants, quelque peu empreints de sentiment religieux. Tout cela ressemble bien à du convenu, qui dispense de réfléchir; tout est étiqueté et classé.

Divers embranchements conduisent à Rossland. M. Hill, milliardaire, chef du *Great Northern* et du *Nor-*

*thern Pacific*, a fait pousser toute une série de branches comme des rameaux d'un même cep, vers le Canada et la Colombie anglaise, pour drainer chez lui tous les produits de ces régions.

La montée à Rossland est un des spectacles les plus curieux qu'on puisse imaginer. Comme les mines sont souvent situées à des endroits auxquels nul ne songerait à aller habiter, on conçoit la singularité d'aspect, l'imprévu que peuvent présenter les régions minières. J'ai bien rarement vu des mines sans être frappé par l'aspect même du paysage où elles se trouvent.

Pour aller à Rossland, depuis Northport sur la rivière Columbia, on remonte une gorge absolument originale, avec des surprises continuelles, sans aucun habitant, sur un parcours de 30 kilomètres. D'abord la gorge est étroite; en gravissant les pentes, on a en face de soi des cascades, dont une surtout est magnifique. A mesure qu'on monte, le pays devient plus sauvage, couvert de pins, puis d'arbustes et de broussailles, et l'horizon s'étend. La voie fait une double boucle, équivalente à ces tunnels en spirale ou en hélice du Saint-Gothard et du Simplon, pour gagner en hauteur sans avancer horizontalement.

On voit des cimes à perte de vue, absolument désertes, on franchit un col, et tout à coup on se trouve en face d'une ville de sept à huit mille habitants, étalée en amphithéâtre sur les collines, à 1400 mètres d'altitude.

C'est ici absolument un séjour alpestre; il y a plusieurs hôtels, dont l'un est tout à fait digne d'une station de cure d'air en Suisse, et la cuisine en est excellente. Mais les autres hôtels sont tous convenables; dans la plupart, on a ses trois repas par jour et sa chambre pour le prix total d'un dollar (5 francs). C'est fort modeste, et pour faire une cure d'air, on

serait fort tenté d'aller à Rosslund plutôt qu'en Suisse, si ce n'était aussi loin. Les habitants sont très hospitaliers; on me pria de faire partie du Rosslund-Club pendant mon séjour : des balcons du club, on jouit d'une vue merveilleuse sur les montagnes, et ce long ravin, le Trail-creek, qui aboutit dans la Columbia. Les mines furent découvertes par deux Canadiens, appelés Bourgeois et Bordeaux.

On s'aperçoit partout que le monde n'est pas grand. En visitant une mine, le directeur, qui m'accompagnait, me parla de la Transylvanie, et c'est à Rosslund que j'appris ce qui s'était passé là-bas à ma mine depuis mon départ. On avait cessé, puis repris le travail, et enfin une Compagnie anglaise, des amis de mon narrateur, avait pris une option d'un an sur la mine pour l'étudier. Le plus curieux, c'est que moins de six mois après mon passage à Rosslund, je faisais un voyage en Transylvanie, j'y rencontrais les ingénieurs anglais de la mine en question, et je pouvais enfin relier la chaîne de tout ce qui s'était passé depuis quinze ans.

Je regrettai réellement de quitter Rosslund, cette petite ville où l'on est comme à la campagne, avec des distractions industrielles de toute sorte, même un procédé à l'huile qu'on ne s'attendrait pas à voir appliquer à des minerais : il est vrai que cette huile est du pétrole, les Américains ignorant notre huile de cuisine.

Enfin je dus voir une séance de boxe au théâtre de Rosslund. Ce sport national des Anglo-Américains me parut d'un intérêt médiocre, et il est beaucoup moins théâtral que le spectacle des courses de taureaux. Mais il est des gens qui ne rêvent que *plais et bosses* : à eux d'apprécier l'élégance d'un jeu, où l'un présente sa tête continuellement, en sautant sur de longues

jambes comme un bouc, tandis que l'autre est figé comme un bœuf dans une attitude massive.

Le lac Kootenay, où l'on descend de Rosslund, commence à Nelson, et c'est le plus joli lac de la Colombie anglaise. Nelson n'a rien de bien séduisant, mais c'est le point de départ des excursions sur le lac. Sur les bords de ce lac, il y a des mines intéressantes, dans des situations merveilleuses, à Ainsworth, et surtout à Blue Bells, les cloches bleues (d'Écosse, seul pays où il y ait des cloches bleues).

Je fus tenté d'acheter des terrains dans un site admirable, entouré de montagnes arrondies et gracieuses comme en Italie. Le lac Kootenay me rappelait étonnamment le lac Majeur. Comme lui, il a souvent des falaises plongeant presque à pic dans des profondeurs assez grandes. Ailleurs il a de jolies grèves. Les montagnes des rives sont couvertes de pins, petits, mais serrés, avec des buissons et des fougères en abondance. Maintenant c'est la nature sauvage; dans quarante ans, il y aura peut-être des villas, comme sur le lac Majeur, ou le lac de Genève, car le climat d'été y est délicieux, et l'hiver n'est pas extrêmement froid.

On parcourt le lac sur un très joli bateau qui a de grands salons. Ce bateau est à fond plat avec une roue arrière, pour arriver à toucher presque les rives, car il n'y a pas de quais de débarquement. On débarque d'ailleurs où l'on veut, ou plutôt où l'on peut; les passagers sont surtout des mineurs et des prospecteurs. Il y a très peu de cultures sur les bords du lac.

En mai, la neige couvre encore bien des sommets, au sud comme au nord. L'absence de cultures, les rochers, enlèvent un peu à ce lac de ce qui fait l'enchantement des lacs italiens. Il faudra des millions pour le civiliser. Voici une gorge avec un fond de montagnes déchiquetées rappelant une vallée des bords

du lac Majeur. Tout un parti de prospecteurs descend là, avec des chevaux, des provisions, un fourneau : on leur souhaite bonne chance.

La pointe sud du lac, où se trouve son déservoir, forme un grand delta marécageux. Des *ferry-boats* à remorqueurs transportent les trains de marchandises depuis Nelson jusqu'à Kootenay-landing où nous abordons. Décidément, les bords de ce lac ne me paraissent pas habitables sans un canot automobile!

La rivière Kootenay, qu'on suit en chemin de fer, est un torrent écumant dans une vallée étroite, couverte de pins serrés, que l'on exploite avec des scieries à vapeur. Ces scieries sont en ce moment la grande industrie dans tout l'Ouest américain. Il faut souhaiter qu'on ne la pousse pas trop loin, on arriverait à changer le climat, et à nuire à l'agriculture de l'avenir, comme cela s'est passé pour la Chine, inconsidérément déboisée.

Nous passons au pied des mines de Saint-Eugène, qui, en quelques années, ont produit huit millions et demi.

De Northport part un nouvel embranchement de M. Hill, pour le Montana. A Fernie, où nous allons arriver, il y en a un autre. Les Canadiens se disent enchantés que M. Hill leur fasse des chemins de fer : ils n'aiment pas le *Canadian Pacific Railroad*, le *Cipiar* (Ci., Pi., aR., noms des initiales anglaises) comme ils l'appellent. C'est grâce à la concurrence de M. Hill que le *Cipiar* a dû abaisser ses tarifs; sans elle, il abuserait de son monopole.

La vallée de Fernie est grandiose; à partir d'Elko, c'est toute la Suisse : gorges profondes, hautes montagnes, étroits torrents, petits tunnels, etc. Et de plus qu'en Suisse, il y a des mines de charbon, de la meilleure qualité qu'on trouve dans tout l'Ouest américain,

le seul qu'on emploie au Montana pour fondre le cuivre. Et il y en a ici des couches indéfinies, jusque dans l'Alberta. Elles sont même grisouteuses, ce dont on se passerait fort bien, car ce gaz y a donné lieu à de terribles accidents : dans l'un deux, plus de cent mineurs ont trouvé la mort.

En visitant aux environs de Fernie, des mines de charbon, j'y ai rencontré de nombreux Italiens, de la Lombardie, des Abruzzes, de Naples, de Gaète. Ils aiment peu travailler dans le charbon, et je partage ce sentiment. C'est noir, poussiéreux et grisouteux. Par contre, ici, le pays des mines est fort beau, et je préférerais cent fois y exploiter du charbon, plutôt que dans le bassin franco-belge. L'exploitation est très fructueuse. M. Hill lui-même en fait chercher par ses prospecteurs, en leur promettant un chemin de fer spécial pour y aboutir. Cet homme a la maladie des chemins de fer.

J'ai eu, dans cette petite ville de Fernie, l'occasion de voir un spectacle très agréable, celui des *minstrels*, les nègres musiciens ou ménestrels. Ils jouent bien et sans fracas, et ils sont, sans contredit, les meilleurs musiciens de l'Amérique du Nord, à telle enseigne que leur musique a tout envahi : le goût américain s'y est précipité comme dans son élément, ne pouvant même le combler. Seuls les groupes allemands des grandes villes de l'Est ont conservé le culte de l'art véritable. Mais dans leur genre, ces ménestrels sont des artistes : les Américains les payent et les traitent comme des domestiques, mais sans pouvoir en faire autant. Ce n'est pas leur faute, le sens musical leur manque, la musique n'est pour eux qu'un divertissement, elle doit être vive et drôle, mais tout extérieure. Ils ne vont pas au delà de l'écorce, car s'ils veulent aller plus avant, la musique les confond. On voit que je suis tenté de

faire une citation de Bossuet, mais pour des Américains, elle est trop subtile.

Ces ménestrels en gais costumes, paradant en grand nombre dans les rues, sont vraiment un spectacle fort gai, un peu comme la parade des quadrilles de toreros. Mais pour moi, c'est surtout un prétexte de songer à l'art musical. Il me tombe justement sous les yeux un article d'un magazine américain sur la musique moderne, et cet article est bien typique. Il établit d'abord un parallèle entre les modernes et les classiques : les modernes sont Richard Strauss, Mc' Dowell Reger, etc., ils ont remplacé les phrases par des points sonores. Au rancart Saint-Saëns et les restes du classicisme, ils n'ont pas fait de progrès; car ici le progrès est étudié au point de vue *scientifique*, comme s'il s'agissait de progrès réalisés à force d'expériences, ainsi que dans la fusion du cuivre, par exemple. C'est là qu'on voit que l'auteur du parallèle est bien américain. Évidemment alors Paganini, qui a imaginé sur le violon les accords de dixièmes, et toute l'échelle des harmoniques, a fait de la musique bien supérieure à celle des Mozart et des Beethoven; encore plus haut est Richard Strauss avec ses violoncelles qui imitent des cornets à piston ou produisent des sons qui confondent l'imagination. Pourtant Paganini, avec des gammes d'harmoniques doubles, imitait les flûtes et les clarinettes. Listz, avec un piano, faisait entendre tout un orchestre.

Il n'y a qu'un Américain pour confondre le progrès des instruments de musique avec celui de l'art musical. Celui-ci profite des nouveaux instruments, mais il s'en passe aussi. Au Texas, je demandais un jour, à un certain C., s'il connaissait Beethoven : « Non, me dit-il, mais nous avons Souza! » Paris a vu Souza et sa fanfare en 1900, et n'en a point été ébloui.

Voyons, de bonne foi, est-ce que la musique de vir-

tuose, même celle de Wagner ou de Berlioz, vaudra jamais celle de Mozart ou celle de Beethoven, de la grande époque? La complexité est une chose, l'art en est une autre, et plus les moyens employés sont simples pour réaliser une pensée supérieure, plus l'art est grand. C'est la solution élégante en mathématiques. La science non plus n'atteint pas du premier coup à la vérité : son domaine se complique et, pour avancer, elle suit des chemins longs et détournés; mais vienne un savant de génie, il relie les faits épars, et fait jaillir la lumière par une solution simple; c'est toute l'histoire des sciences, même modernes.

C'est pour cela que Mozart occupe dans l'art une place si haute. Sa musique, si sensible, est *intelligente*; chaque fois qu'elle va toucher à un domaine en dehors d'elle, comme la passion violente, la sentimentalité, elle s'arrête, elle a dit tout ce qu'elle doit dire. Pourtant elle atteint dans tous les genres le maximum d'intensité, sans aucune recherche; l'élévation et la grandeur lui sont aussi naturelles que la simplicité et l'émotion. Mozart est le seul qui n'ait pas craint de paraître au-dessous de sa grandeur véritable; il est si limpide qu'on ne voit pas d'abord sa difficulté, c'est à l'exécution qu'on s'aperçoit comme il est ardu de le réaliser. Beaucoup ne le comprennent pas.

Serait-il que d'autres, de plus d'effet, émoussent la sensibilité, qui ne parvient plus à retrouver sa fraîcheur? Ce n'est pas Beethoven que je veux dire, car il sait avoir autant de fraîcheur, lui aussi, que de puissance. Quel monument que celui qu'il a élevé! Mais qu'y a-t-il de plus grand dans ce monument? C'est ce qu'il y a d'ordonné. Évidemment, il y a dans cette œuvre tout un côté romantique que Mozart n'a fait qu'effleurer; mais où il atteint la grandeur suprême dans ce domaine de la passion et de la nature, c'est

lorsque Beethoven s'est dominé lui-même. Son œuvre presque entière porte le cachet de la douleur qu'il a si longtemps connue, et c'est ce qui donne tant d'émotion au voyageur qui pénètre dans cette maison à Bonn, où il a passé son enfance. Il y a là ce piano d'où, pour la première fois, ont jailli tant de phrases merveilleuses, parmi les plus belles qui aient enchanté l'oreille humaine, tout en serrant le cœur.

Mais il me semble que je suis bien loin de Fernie et de ses nègres ménestrels. Je n'y reviendrai pourtant qu'afin d'en repartir pour l'Alberta. La nuit, Fernie jouit d'un spectacle peu banal. C'est celui de plusieurs centaines de fours à coke établis en plein air et perdant à l'envi leurs gaz dans l'atmosphère, en brillant comme des étoiles de toute première grandeur.

Il y a un col fameux dans cette région, le Crow's Nest Pass, ou Col du Nid de Corbeau. Le parcours de ce col est absolument grandiose, avec ses cônes de déjection, ses ravins et son torrent, bien que le sommet du col ne soit qu'à 1700 mètres d'altitude. De chaque côté du sommet se trouve un petit lac, dans lequel vient baigner la neige des montagnes, même en avril et en mai.

Deux Compagnies françaises de charbonnages se sont installées à Coleman et à Frank, c'est-à-dire de chaque côté du *Corbeau*, qui marque la frontière entre la Colombie britannique et l'Alberta. A Frank se trouve en outre la première fonderie de zinc du Canada, installée par une Compagnie française, pour utiliser les minerais de toute la région jusqu'au lac Kootenay.

Un formidable éboulement s'est produit à Frank, il y a quelques années, par-dessus l'entrée même des mines de charbon. Il fit quatre-vingts victimes, et emporta la forge, le ventilateur et les moteurs, à plus

de 400 mètres de distance; un petit lac s'est formé derrière les éboulis qui ont fait barrage.

A partir de Frank, les montagnes s'abaissent et on entre dans les immenses plaines de l'Alberta, bien connues par leur fertilité. Le Canada fait tant de réclame pour ce pays, que je me suis arrêté à Cowley pour visiter des fermes. Cowley est une petite localité toute nouvelle, de cent cinquante habitants, tous fermiers ou épiciers. Nouvelle rencontre ici : un paysan savoyard, parti depuis trois ans des montagnes d'Hauteluce, en Savoie, un endroit où plusieurs fois j'ai passé les mois d'été. Avec quelques compatriotes, il était allé chercher fortune au Canada, mais il était seul arrivé en Alberta, laissant les autres dans la province de Québec où, disait-il, on gagne trop peu. Ici, à Cowley, il venait enfin d'obtenir du gouvernement un des derniers homesteads vacants, de 64 hectares, et il allait commencer à exploiter cette terre vierge, à 15 kilomètres du chemin de fer.

D'abord, pour apprendre les méthodes de culture canadiennes, il s'était engagé comme fermier, puis lorsqu'il avait besoin de gagner davantage, il allait à Frank, aux mines de charbon de la Compagnie française, qui paye 15 francs par jour. C'est grâce à lui que je fis connaissance d'un fermier canadien en pleine prospérité, mais il ne faudrait pas croire qu'on puisse établir entre lui et un fermier suisse aisé la moindre comparaison : le Canada en est à la simplicité rudimentaire.

Cependant d'autres Français cherchaient aussi fortune ici et réussissaient médiocrement. C'est qu'il faut, pour le métier de fermier et de mineur, une endurance assez rare chez les citadins. Rien ne ressemblait moins à des paysans que ces trois compagnons que je vis à Cowley, dans un char traîné par deux mulets, et

me racontant leurs déboires : « Cette vie terre à terre est bien dure, quand on a reçu une autre éducation; on ne peut même plus penser. — Il y a des cas, disais-je, où cela devient un grand bien de ne plus penser. — C'est vrai, mais il semble qu'on retourne au niveau des bêtes. » Le grand tort de l'*émigration officielle* dans le Canada est de faire une vaste réclame pour attirer des capitaux, quand ce sont des bras qu'il faudrait. Le capital français se laisse tenter, et ceux qui l'apportent, croyant récolter, se ruinent, parce qu'il faut trop payer; ils n'ont ni l'expérience, ni l'endurance du travail manuel. Et il ne manque pas de gens au Canada pour s'enrichir à leurs dépens.

Il n'y a pas un arbre, ni même une pousse pour attacher son cheval, dans l'immense prairie. Et la terre vierge est si dure la première année, qu'il faut la casser, comme disent les Canadiens, et qu'elle ne produira que la seconde année.

Une fois labourées, ces terres se vendent, aux environs de Cowley, 200 à 250 francs l'hectare, de sorte que l'unité du pays, le *homestead* de 64 hectares, vaut 15 à 20 000 francs. Seulement il faut un capital pour le mettre en valeur, c'est-à-dire des outils, chevaux, etc., et une maison, en tout 8 à 10 000 francs, et enfin il faut vivre au moins deux ans, de sorte que le prix de 15 000 francs ne semble pas exagéré. On peut faire de petites fortunes, si l'on est cultivateur et si l'on a un petit capital. Actuellement, le sud de l'Alberta n'a plus de terres gratuites : pour en avoir, il faut aller au nord, à Calgary et même à Edmonton, et sur la Saskatchewan.

A Lethbridge, se trouve un autre embranchement de M. Hill sur le Montana. Cette petite ville est assez agréable. C'est le centre d'approvisionnements d'une immense région agricole, surtout florissante aux bords

de la Saskatchewan où quelques Français se sont installés. Il y a en outre à Lethbridge du charbon mis à découvert par les érosions de la rivière; bien qu'il n'y ait pas de grisou, les mineurs sont en grève en ce moment. Quant à l'agriculture, on parle surtout de l'élevage des moutons, mais tout n'y est pas couleur de rose. Pour les garder, on emploie des métis d'Indiens et même de nègres; et pour les vendre, il faut leur faire parcourir d'immenses espaces par troupeaux de plusieurs milliers. Les tribulations des *sheep-boys* font que leur métier n'est pas aussi *snob* que celui des *cow-boys*.

De Lethbridge, je suivis la ligne de M. Hill, puis je fis un crochet dans le South Dakota pour aller voir les fameuses mines d'or des Black Hills, surtout la mine Homestake, à Deadwood, qui a plus de mille pions. Elle exploite un filon qui atteint plus de 100 mètres de puissance, de sorte qu'on peut imaginer et les excavations de la surface, et les cathédrales souterraines produites par les vides de l'exploitation. Bien des montagnes de l'Amérique sont pleines de puits, de vieux travaux, même d'abîmes véritables, où la végétation repousse peu à peu, sans qu'on ait pris la moindre précaution pour indiquer ces endroits dangereux.

Deadwood est une petite ville très calme et propre, où le travail est assuré et bien payé. La Homestake fait des millions de bénéfices, avec un minerai qui ne vaut que 17 francs par tonne : le principal actionnaire est une dame, la veuve d'un ancien sénateur de New-York.

Les Black Hills, depuis 1874, ont produit près de 800 millions de francs; la région, bien que boisée, est fort sèche et l'agriculture est fort médiocre. C'est le climat continental qui sévit dans tout le centre des États-Unis.

Du reste, de mon voyage en chemin de fer à travers les États de l'Union, je ne dirais rien — tant de gens le font journellement — si je n'avais rencontré, un jour, un Américain tout à fait lancé dans les idées socialistes, et qui passa une journée à me les exposer avec un grand luxe de détails. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas pris de nombreuses notes qui m'eussent permis d'en faire le sujet d'une conférence; il existe bien des ouvrages, des catéchismes exposant le fonctionnement futur de cette séduisante théorie, mais je n'ai pu me les procurer. Enfin, voici ce que je me rappelle de ces conversations, où l'enthousiasme ne tarissait pas.

Dans le socialisme de l'avenir, l'étalon d'or sera remplacé par des *bons*, représentant des heures de travail. Ces bons en papier seront de vrais billets de banque. Il suffira que chacun travaille trois heures quinze minutes par jour, pour faire un travail égal à celui qui se fait actuellement. On pourra travailler davantage, si on le désire.

Le choix du travail est sans importance, puisque sa durée est si courte; pour être fructueux, il sera en partie déterminé par les aptitudes naturelles.

Tout cela est très bien pour le travail physique. Mais le travail mental, comment sera-t-il évalué? Mon Américain dit qu'on ne payera que le travail utile. Comment évaluer l'utilité? Cela va encore pour le travail administratif et même le travail judiciaire, qu'on pourra estimer à la quantité de papier, ou d'heures utilisées. Et la littérature, l'art, la musique, la religion, etc.? La réponse est simple; on ne les payera pas et comme les œuvres de valeur n'ont jamais été payées, l'art n'y perdra plus grand'chose; j'ai peur qu'il n'y gagne!

En tout cas, le socialisme américain ne touche ni à la famille, ni à la liberté, et c'est une considération

qui a sa valeur en France, où notre socialisme veut tout enlever aux citoyens pour le donner à l'État. Il y a d'autres solutions au socialisme.

Il me parait à moi difficile d'imposer aux hommes un état de choses. C'est plutôt l'état de choses, la loi nouvelle, qui doit résulter des nouvelles conditions de la vie. Une loi n'est jamais, aussi bien en mathématique qu'en physique, que le résultat d'un ensemble de faits. Imposer une loi me semble donc aussi utopique que de faire, par exemple, de la *musique* d'après une loi *mathématique*. J'ai fait un essai de ce genre, il y a douze ou quinze ans. Une spirale, convenablement calculée, me permettait d'inscrire toutes les notes de la gamme les unes par les autres, et suivant des rapports mathématiques, par puissances de deux. En établissant une correspondance entre la simplicité des rapports et l'agrément des accords, on pouvait établir une véritable échelle des modulations. Pourtant cela ne pouvait aboutir à rien, il n'y a plus de coïncidence entre les octaves (1), tellement il y a un abîme entre la théorie et l'art des sons, il faut un *tempérament*.

Ainsi il y a également un abîme entre le socialisme théorique et l'état vers lequel tend l'humanité. Le socialisme ne peut être agressif, il ne peut se fonder sur l'athéisme et jouir de ce monde sans se préoccuper de l'autre. Si l'homme a des droits, il a aussi des devoirs, et le premier de tous est de respecter la liberté d'autrui; il ne faut pas faire croire aux gens qu'ils sont malheureux et que leurs voisins ne font que jouir. On ne dit pas aux États-Unis qu'il faut enlever quelque chose à autrui, on dit qu'il faut que tout le

(1) Car on obtient l'infinie division des sons, et non pas la gamme usuelle.

monde ait un travail assuré, et des heures de repos pour développer ses facultés; on veut proscrire la paresse et la misère.

En France, on veut, pour réaliser le socialisme, enlever leur bien à ceux qui ont quelque chose, et pour commencer, on l'enlève à ceux qui ont fort peu de chose, comme tant de gens, hommes et femmes, mis à la porte de chez eux parce qu'ils ont une religion.

Nous admettons donc que toutes les considérations sur l'avenir de l'humanité, qu'elles viennent de France ou d'Amérique, sont encore dans le vague. Mais en attendant qu'elles se réalisent, on peut constater, une fois de plus, le manque de logique de l'homme. C'est aux États-Unis, pays *socialiste* et démocrate, qu'on voit les plus grandes fortunes, et qu'on fait le plus d'efforts pour leur donner toutes les satisfactions possibles, par exemple, par ces *palace-trains* qui sillonnent les États.

Et puis, le véritable excitateur du socialisme *actuel*, c'est le vieux dicton : « Qui terre a, guerre a. » Dans le cas des mines, on pourrait lui faire subir, à ce dicton, une légère transformation : l'histoire des mines montrant que, bien souvent, elles ne sont qu'une série de vols successifs, en faveur du plus puissant, on pourrait dire : « Qui mine a, vol a. » Évidemment, la vie est un combat, et il faudra longtemps pour qu'on cesse de pouvoir dire :

Aux petits voleurs la potence,  
Aux grands voleurs la révérence.

Il serait dommage de terminer un voyage à travers l'Ouest américain par un proverbe aussi ancien que peu consolant pour l'humanité. Aussi je m'empresse d'ajouter que, souvent, aux États-Unis, la fortune non seulement rend d'immenses services, mais qu'elle se trouve souvent entre des mains généreuses, qui savent

la répandre avec intelligence, soit pour le bien général, soit pour beaucoup de bien particulier.

Je n'en retiendrai ici qu'un exemple. En passant à Chicago, à mon retour, je rendis visite au consul de France et, par lui, j'appris d'abord l'existence d'une revue française en pleine prospérité : *l'Écho des Deux Mondes*. Ensuite je fus mis au courant de plusieurs œuvres américaines et françaises, ces dernières soutenues surtout par un Français bien connu, qui sait avoir autant de tact que de générosité. Il a contribué, en outre, à faire estimer la France aux États-Unis, en faisant rechercher les noms des Français morts pour l'Indépendance américaine et faisant éditer, avec cette liste étonnamment nombreuse, un ouvrage maintenant classique aux États-Unis, et adopté par le Sénat de Washington.

Il était bon de montrer, en terminant ces pages, que, même en Amérique, dès qu'il s'agit d'œuvres sociales, la France n'est pas en retard, et que le socialisme peut aussi être mis en pratique par la fortune.